



LA BOVERIE



ESSENTIEL
DE L'EXPO

TABLE DES MATIÈRES

PRÉSENTATION	3
L'ESSENTIEL TECHNOLOGIQUE DE LA GRAVURE	4
UNE PETITE HISTOIRE DE LA GRAVURE	5
L'ART DE L'ESTAMPE AUJOURD'HUI	6
PETIT DICTIONNAIRE DE LA GRAVURE	7
QUELQUES ARTISTES DE LA SÉLECTION	10
1. GEORGES AMERLYNCK (BE)	10
2. EDWARD BATEMAN (US)	13
3. XAVIER DUFFAUT (BE)	15
4. MARCELLE HANSELAAR (NL)	17
5. VICTOR MANUEL HERNANDEZ CASTILLO (MX)	19
6. WUON GEAN HO (GB)	20
7. SOULIRA KERRI (FR)	22
8. ROMAN KLONEK (PL)	24
9. CÔME LEQUIN (FR)	26
10. VLADIMIR MILANOVIC (RS)	28
11. LIHIE TALMOR (PS)	31
12. MATHIEU VAN ASSCHE (BE)	34

TRIENNALE DE LA GRAVURE 2021
17/09 > 17/10/2021
ESSENTIEL DE L'EXPOSITION

En 1969, la Ville de Liège organisait la première Biennale de la Gravure. Malgré le succès rencontré, il faudra attendre plusieurs années pour connaître une deuxième édition. En 1983, cet événement devient international. Si la Biennale connaît un temps de pause entre 1987 et 2003, elle est depuis lors un événement international majeur du monde de l'estampe et de l'image imprimée. En 2021, pour sa 12^e édition, la Biennale Internationale de la Gravure contemporaine fait peau neuve en devenant une Triennale. Ce passage offre l'opportunité d'étendre les prospections artistiques et de mieux rendre compte de l'évolution de l'art de l'estampe. L'exposition de la Triennale est le fruit d'un concours international sans limite d'âge, sans restriction et sans thématique. Près de 470 candidatures ont été réceptionnées, en provenance de 62 pays de par le monde. Au terme d'un long processus de sélection, 48 artistes ont été retenus. Parmi ceux-ci, un lauréat sera désigné par un jury d'experts dans le domaine de l'estampe et décernera le prix de la Triennale à un des artistes exposés. À vous de le découvrir au cœur de l'exposition.

• • • • • L'ESSENTIEL TECHNOLOGIQUE DE LA GRAVURE

1. Estampe ou gravure ?

Dans le langage courant, les termes « estampe » et « gravure » sont le plus souvent confondus.

• Une estampe

Une estampe est une image obtenue à partir d'un dessin tracé sur une matrice (un support). Une fois encrée, elle est imprimée sur un support, le plus souvent du papier, à l'aide d'une presse.

• Une gravure

Le mot recouvre à la fois la technique et l'œuvre :

- la technique, le fait de graver (creuser, inciser la matière),
- l'œuvre finale obtenue par l'une des techniques de gravure.

2. Multiplier pour imprimer

Imprimer une image, c'est la possibilité de reproduire presque à l'infini un dessin gravé dans une matrice. L'intérêt majeur de la gravure est donc la possibilité de multiplier une même image. Les matrices sont les supports sur lesquels l'artiste va réaliser, graver son dessin. Ce support est fait de différents matériaux tels que le bois, le cuivre, la pierre, le lino, la gomme.... Comme en imprimerie, le dessin souhaité pour le résultat final doit être tracé à l'envers sur la matrice. Il s'imprime alors à l'endroit sur le papier. C'est l'effet «miroir» que les artistes graveurs doivent prendre en considération pour l'organisation et la composition de leurs œuvres. Il existe deux manières principales de tailler la matrice d'une gravure :

• La taille d'épargne ou en relief

Le graveur épargne le dessin en creusant

la matrice de bois ou de linoléum à l'aide de gouges ou de ciseaux. Il laisse intact le trait qui émerge en relief. C'est une technique d'impression en relief où les surfaces épargnées (et non les creux = sillons creusés dans la matrice) reçoivent l'encre et forment le motif. En résumé, les parties en relief donneront les traits noirs alors que les sillons creux donneront des traits blancs.

• La taille-douce ou en creux

La taille-douce est une impression en creux et recouvre un ensemble de techniques où le motif est gravé sur une plaque de métal. Dans ces techniques, l'encre est déposée dans les creux gravés dans la matrice, grâce à une «poupée», instrument en textile permettant de faire pénétrer l'encre dans les sillons gravés. Après l'encrage de la matrice, les reliefs sont nettoyés de l'encre résiduelle. Le papier doit être soumis à une forte pression (grâce à une presse) pour adhérer à toute l'encre présente au fond des creux. Le mot «taille-douce» provient de la souplesse du cuivre qui «enregistre» tous les mouvements de la main de l'artiste.



Presse de l'artiste Armand Rassenfosse

UNE PETITE HISTOIRE DE LA GRAVURE

Les origines de la gravure sont étroitement liées à la fabrication du papier, développé vers le 2^e siècle avant notre ère en Chine et importé par les arabes en Europe au cours du 8^e siècle. Ce support est présent partout en Europe à partir de 1200. Il est obtenu à partir d'une pâte de fibre végétale, qui permet l'absorption de l'encre. En Europe, la technique de gravure la plus ancienne est la xylogravure. Cette technique d'impression en relief, aussi inventée en Chine, se développe en Occident au 15^e siècle dans le contexte du courant intellectuel de l'Humanisme et de la nécessité de faire circuler les textes et les images. L'imprimé s'impose comme un des moyens les plus efficaces pour en faciliter la diffusion. Vers 1460, des graveurs allemands et italiens s'inspirent des techniques de l'orfèverie, telle que la ciselure, pour mettre au point la gravure au burin basée sur le principe de la gravure en creux d'un dessin directement sur une plaque de métal. Ces nouvelles techniques demandent à la fois des compétences esthétiques, artistiques mais aussi artisanales. Elles possèdent des qualités expressives intrinsèques à l'incision et aux outils utilisés. Moins coûteuses que la peinture, ces techniques sont aussi plus rapides et autorisent les artistes à s'exprimer en dehors du système des commanditaires.

L'évolution des techniques de gravure est évidemment lié aux évolutions techniques et mécaniques. C'est au 17^e siècle que la technique de l'eau-forte va permettre aux graveurs d'obtenir une plus grande immédiateté dans leur geste mais aussi des effets de clair-obscur. Cette technique est plus facilement accessible aux artistes qui ne sont pas spécifiquement graveurs. Il n'est pas nécessaire de maîtriser la taille direct du métal puisque celui-ci n'est plus incisé directement, mais recouvert

L'Humanisme

Forgé dans la seconde moitié du 19^e siècle, le terme « humanisme » désigne un courant intellectuel né en Italie dès le 14^e siècle qui reconnaît l'Homme comme un individu à part entière, ayant des capacités intellectuelles illimitées, une place centrale dans la création et surtout une existence indépendante de la bonté divine. L'Humanisme n'est pas un simple retour vers l'Antiquité, il redéfinit la conception de l'homme et sa place dans l'univers.

Le Grand Tour

Dès le 16^e siècle, le « Grand Tour » est un voyage éducatif de 2 à 3 ans à travers l'Europe, permettant aux élites de parfaire leur apprentissage. Les jeunes aristocrates anglais, allemands, hollandais et français s'y construisent un réseau de relations mondaines et apprennent leurs futures responsabilités diplomatiques. Ce long séjour est une ouverture sur le monde pour ces jeunes gens qui voyagent accompagnés d'un précepteur. Le « Grand Tour » est perçu comme le meilleur enseignement de la politique étrangère.

d'une couche de vernis gravée grâce à une pointe sèche. Le dessin obtenu est donc plus souple et plus libre. Cette diffusion de l'art par la gravure, encouragée par le Grand Tour, permet en Europe des échanges toujours plus importants entre les artistes des différents pays, et la circulation des œuvres des artistes de la Renaissance.

Au 19^e siècle, Paris devient un centre artistique majeur. On y compte de nombreux galeristes, imprimeurs et graveurs, faisant de la ville lumière LA place européenne de

la gravure. C'est également au 19^e siècle que l'autrichien Aloys Senefelder invente la technique de la lithographie qui devient avec l'eau-forte une des techniques de gravure de prédilection des artistes grâce à ses qualités expressives. Elle est obtenue grâce à une matrice en pierre calcaire. C'est la découverte des propriétés poreuses de la pierre calcaire et la compréhension du principe chimique de la répulsion « eau-graisse » qui en permettent le développement. L'artiste procède au dessin sur la pierre à l'aide d'un crayon lithographique gras, lui permettant une vraie liberté graphique et une puissance d'expression. La pierre est mouillée, puis encrée. L'encre, grasse elle aussi, adhère au dessin.

Au 20^e siècle, avec l'affirmation des courants d'avant-garde, les techniques de gravure connaissent un véritable essor. De nombreux artistes vont la pratiquer, expérimenter de nouveaux procédés et exploiter de nouveaux matériaux contemporains. Cet engouement s'inscrit dans la recherche de nouveaux langages plastiques propres à ces mouvements modernistes et se traduit par l'éclectisme de la production qui cherche à rencontrer les nouveaux objectifs esthétiques des différents courants artistiques. Parallèlement, les techniques les plus traditionnelles connaissent aussi un regain d'intérêt. Après la deuxième guerre mondiale, les artistes s'expriment indépendamment de tout courant artistique ou contrainte stylistique. Le caractère multiple de la gravure leur permet d'assurer la diffusion de leur travail. Si les techniques numériques se développent, les techniques traditionnelles sont toujours vivaces. L'estampe s'affirme comme une œuvre d'art autonome, signée et numérotée par l'artiste. Ce n'est plus une simple reproduction mais une œuvre originale.

L'ART DE L'ESTAMPE AUJOURD'HUI •••••

Aujourd'hui, de nombreux artistes de par le monde renouvellent et nourrissent l'art traditionnel de la gravure par leur pratique. Les créateurs d'images imprimées viennent à présent de multiples horizons créatifs ; ce sont des artistes multidisciplinaires et plus seulement des « graveurs ».

Si on parle maintenant plus volontiers d'image imprimée, le public a pourtant encore bien du mal à distinguer les différentes techniques que recouvre la gravure. On s'interroge bien plus souvent sur « comment » l'artiste a réalisé son image que sur ce qu'elle offre au regard. L'art de l'estampe demande d'une part de maîtriser des gestes artistiques mais aussi de poser des choix et gestes techniques. L'atelier de l'artiste est alors plus un laboratoire aux règles strictes auxquelles s'ajoutent la créativité et l'inventivité.

Aujourd'hui, les outils numériques offrent des possibilités infinies, et pourtant, les artistes ne se détournent pas pour autant des techniques traditionnelles, permettant de se confronter à la matière, aux encres, à la texture du papier, à la magie de la presse.

A l'inverse, le travail sur écran permet plus facilement le repentir, les superpositions de calques, les jeux de valeurs, les effets de transparence. Le numérique démultiplie l'éventail du vocabulaire plastique et autorise une nouvelle plasticité faite de combinaisons techniques, de variété de supports et l'invention de nouveaux procédés. Elle se fait de plus en plus installation, occupant les 3 dimensions d'un lieu, mettant en jeu les regards du spectateur. Ainsi, l'estampe d'aujourd'hui est caractérisée par l'éclectisme et la mutation. C'est autant un processus qu'un résultat de ce processus qui en marque son identité.

Il existe de nombreuses techniques de gravure. Parmi celles-ci, on distingue 3 grands groupes : la gravure en creux, la gravure en relief, la gravure à plat. Si ces techniques varient sur le plan esthétique et technique, leur caractéristique commune est la reproductibilité. Chaque exemplaire est une partie intégrante de l'œuvre. Chaque estampe est une œuvre, unique et différente des autres tirages par de petites différences imperceptibles.

1. Les techniques de taille en relief

• Gravure sur bois ou xylogravure

Cette technique est une gravure en taille d'épargne. L'image est obtenue sur une feuille de papier à partir d'un motif dégagé d'un bloc de bois. Le graveur esquisse son dessin sur le bloc puis incise la matière à l'aide de ciseaux, gouges et canifs. Les parties en reliefs sont encrées à l'aide d'un rouleau et l'impression peut s'effectuer avec la force de la main. Les bois employés comme matrice sont le plus souvent des fruitiers comme le cerisier, le poirier ou le pommier.

• Linogravure

Cette technique, inventée au 19^e siècle, fait partie de la famille des gravures en taille d'épargne. La matrice utilisée est le linoléum (matériau utilisé comme revêtement de sol). Comme pour la gravure sur bois, le graveur incise la matière pour dégager le motif. Le linoléum est une matière tendre et souple qui la rend plus facile à travailler que le bois.

2. Les techniques de taille en creux

• Aquatinte

Technique de gravure imitant le dessin ; une plaque de métal est recouverte d'une fine couche de résine en poudre (à base de quartz et de bitume) et chauffée pour fixer les grains de la poudre à la plaque. Celle-ci est immergée dans un bain d'acide. L'acide attaque le métal, créant une surface de travail accrochant particulièrement bien l'encre. L'utilisation de résines différentes, plus ou moins résistantes à l'acide, ainsi que la durée des bains permettent de rendre des effets plus clairs ou plus foncés.

• Gravure au burin

De la famille des gravures en taille-douce, le nom de la technique dérive de l'outil employé pour entailler la matrice : un burin, sorte de lame d'acier coupée en biseau. Le graveur pousse cette lame dans le métal afin de creuser le motif. C'est la pression de la main sur l'outil qui détermine la profondeur de l'entaille dans le métal. Les nuances de gris et noir sont obtenues grâce à ces variations d'épaisseurs des incisions. Si le burin permet d'obtenir une belle précision et finesse dans le rendu du dessin, il demande toutefois une vraie maîtrise technique face à la résistance du métal. En creusant les sillons avec le burin, de fins copeaux de métal se forment sur les bords des creux. Ces barbes devront être abrasées pour obtenir un trait bien net lors de l'impression. Une encre grasse et dense est poussée dans les sillons grâce à une poupée (tampon en fibre à large trame). La matrice est ensuite passée sous la presse avec un papier humide. C'est la pression entre les deux rouleaux de la presse qui permet de transférer l'encre présente dans les creux sur le papier. Ce travail, difficile, long et minutieux, donne un résultat particulièrement fin.

• Eau-forte

Contrairement à la gravure au burin ou à la pointe sèche, l'eau-forte est une technique de gravure indirecte où la matrice en métal est creusée chimiquement. La matrice est préparée en recevant sur sa surface une fine couche de vernis. Le graveur dessine dans cette couche plus « molle » vernie, à l'aide d'une pointe métallique. Par cette action, il met le métal à nu sans pour autant l'inciser. La plaque est ensuite plongée dans un bain d'acide. L'acide mord le métal là où il a été laissé à nu. Cette technique permet à l'aquafortiste de dessiner avec aisance sur la matrice. Ces gravures permettent d'obtenir un résultat plus spontané. L'eau-forte est appelée « la gravure des peintres », car elle ne nécessite pas de grandes connaissances techniques.

• Héliogravure / photogravure

Procédé photomécanique de reproduction d'une image photographique transférée sur une matrice au moyen de gelatine photosensible. L'impression se fait ensuite de manière traditionnelle.

• Manière noire

Appelée aussi « Mezzo-tinto », cette technique était destinée à l'origine à rendre les mêmes effets que la peinture. La matrice en cuivre est percée d'une multitude de petits trous grâce à un outil particulier, le berceau, sorte de lame arrondie striée. Le côté rond de cet outil est hérissé de pointes. Le berceau est promené sur toute la surface de la plaque. Ensuite, le graveur gratte et écrase les petits trous puis passe un brunissoir pour retrouver des surfaces presque planes dans lesquelles l'encre sera plus ou moins retenue. Le résultat obtenu est une large gamme variant du blanc au noir profond, en passant par différentes nuances de gris.

• Gravure à la pointe sèche

Cette technique de gravure en taille-douce doit son nom à l'outil utilisé pour inciser la matière : la pointe sèche, sorte de tige d'acier aiguisée. Contrairement au burin, la pointe sèche se manipule comme un crayon. Cette méthode est caractérisée par des creux bordés de barbes microscopiques (de petites irrégularités sur tout le long du creux) qui, lors de l'impression, donnent un résultat plus « velouté ». La technique de la pointe sèche est souvent combinée à d'autres techniques pour corriger, ajouter, intensifier certains traits.

• Vernis mou

Cette technique est dérivée de l'eau-forte. La plaque de cuivre est recouverte d'un vernis tendre. Par dessus cette couche de vernis, le graveur place une feuille de papier et dessine dessus avec un crayon dur. Chacun de ses traits entame le vernis et, grâce à la pression du crayon, le vernis adhère au papier, laissant le métal à nu à ces endroits. Le papier est retiré et la plaque est plongée dans un bain d'acide. Le trait gravé prend alors l'aspect souple du trait de crayon sur le papier.

3. Les techniques à plat

• Lithographie

Cette technique se pratique sur une pierre calcaire. Le nom de cette méthode provient du mot grec « lithos » signifiant pierre. L'artiste peint à l'encre lithographique, particulièrement grasse, sur la pierre calcaire. Il pose ensuite sur la pierre une solution composée de gomme arabique et d'acide qui fixe le dessin et ouvre les pores de la pierre là où aucune couleur n'a été appliquée. Ces parties sont alors gorgées d'eau. Après séchage, la pierre est nettoyée puis mouillée d'eau claire. Au rouleau, l'artiste encre la pierre. Les parties grasses dessi-

nées acceptent l'encre alors que les parties humides la refusent. La feuille est alors placée sur la pierre et pressée. L'offset est une variante moderne de ce procédé.

• Sérigraphie

Cette technique, dérivée du pochoir, utilise des écrans de soie ou de nylon. L'artiste réalise le dessin sur les écrans grâce à une encre latex. Un « bouche-pore » est ensuite étalé pour obstruer les parties sans dessin. Après séchage, l'encre latex est décollée, libérant ainsi les mailles du motif et laissant passer l'encre. L'encre est raclée sur l'écran de tissu.

Les indications et numérotations sur les estampes

Il faut distinguer les artistes qui imaginent un sujet, l'exécutent en gravant lui-même la matrice et l'impriment, des estampes d'interprétation, c'est-à-dire des gravures réalisées d'après des œuvres d'autres artistes, le plus souvent des grands maîtres. Ce sont d'authentiques estampes imprimées à partir d'une matrice. Elles peuvent avoir été réalisées avec l'accord de l'artiste, en collaboration avec le graveur. Ainsi, artistes, graveurs, éditeurs ont indiqué leur rôle dans l'élaboration d'une estampe.

Del. = delineavit = a dessiné

Exc. = executit = a publié

Fec. = fecit = a gravé

Inv. = invenit = l'auteur

Pin. = pinxit = a peint

sculp. = sculpsit = a sculpté

••••• QUELQUES ARTISTES DE LA SÉLECTION



Georges AMERLYNCK

Né en 1943 à Bruxelles, Georges Amerlynck a étudié les Arts décoratifs à Saint-Luc (Bruxelles). En 2003, il se détourne de la publicité pour se former à la gravure dans une école d'art de Braine-l'Alleud. Dans son travail de graveur, l'artiste a pour habitude de mettre en scène des paysages désolés, des zones abandonnées. Cette série de monotypes, réalisée en 2018, tourne d'ailleurs autour de la thématique de la « destruction ». Pour Amerlynck, ce sujet est malheureusement le reflet de ce que vivent de nombreux pays et villes de par le monde, conséquence du communautarisme, de l'intégrisme, de l'ignorance et de la peur de l'autre.

L'architecture des villes mise en scène par Georges Amerlynck renvoie à celles des villes du Moyen-Orient comme, par exemple, Damas. En jouant sur les valeurs de noirs et de gris, sur les contrastes avec les blancs, il rend l'atmosphère silencieuse et délabrée de ces villes témoins de la folie des hommes. Il traduit les effets de fumées, traces visibles d'explosions récentes, outils de destruction massive qui laissent ses stigmates dans le tissu urbain, ouvertes comme des plaies béantes. Les titres des tirages verbalisent, si le doute était encore permis, ces désastres : « champs de ruines », « décombres », ou encore « comme à Hiroshima », claire allusion à une histoire qui se répète.

Monotype

Le monotype est une technique d'impression, mise au point au 17^e siècle, qui permet d'obtenir une seule et unique estampe. L'artiste peint sur la matrice avec de la peinture à l'huile. Il y applique ensuite la feuille de papier pour y transférer le dessin par pression de la main ou d'un rouleau. Une épreuve est ainsi obtenue. Cette technique, bien que ne permettant pas d'obtenir des impressions multiples, est attachée à la gravure car l'image est obtenue par pression.

Damas

Capitale de la Syrie, qui a célébré le 15 mars 2021 le triste anniversaire des 10 ans de conflit armé, Damas a subi les effets de la guerre, l'absence de reconstruction et comme le reste du pays, une crise économique sans précédent. La révolution démocratique initiale, portée par les Printemps arabes, s'est muée en une guerre menée par les groupes islamiques, tels que Daech, contre l'autorité de Bachar Al-Assad, soutenu notamment par les forces Kurdes et par la Russie. Immeubles effondrés, champs de mines, hôpitaux et écoles détruites, le pays continue de porter les traces de cette décennie de conflits. Le gouvernement syrien n'est actuellement pas en mesure de lever des fonds pour reconstruire. Si on constate en général, après un conflit, une forte croissance, ce n'est pas le cas de la Syrie. La guerre a provoqué l'exil de 6 milliards de syriens parmi lesquels des cadres et des diplômés universitaires. Même si la Syrie devait se reconstruire, elle manquerait d'ingénieurs, d'architectes, de comptables, d'avocats,....



Georges Amerlynck, *Champs de ruines*, monotype, 2018. © Georges Amerlynck (DR)



Vue de la ville de Damas en Syrie, photographie © <https://fr.sputniknews.com> (DR)

Hiroshima

Hiroshima est une ville du Japon située sur la côte nord de la mer de Seto (île de Honshu). Le 6 août 1945, la ville va être la cible, avec la ville de Nagasaki, de bombardements atomiques menés par les États-Unis au cours de la Seconde Guerre Mondiale. Volontairement épargnées par ceux-ci précédemment, ces deux villes deviennent des cibles qui permettront de mieux évaluer les effets de la bombe. L'explosion équivalait à celle de 15000 tonnes de TNT et a rasé instantanément la ville. 75000 personnes y ont trouvé la mort sur le coup et 50000 vont décéder dans les semaines qui ont suivi. Sur les 90000 bâtiments que comptait la ville, 62000 vont être entièrement détruits.



Vue du centre de la ville d'Hiroshima à la suite de l'explosion © <https://www.lexpress.fr> (DR)

Edward Bateman est né en 1952 à Salt Lake City aux États-Unis. Tout jeune, il hésite entre une carrière scientifique ou artistique. Aujourd'hui, son travail est une synthèse de ces deux vocations. Diplômé en 2003 de l'Université de l'Utah, il y est professeur depuis 2008 au sein du département d'Histoire de l'art et dirige la section photographie et imagerie numérique. Souvent, sa démarche met en scène des choses réelles, mais qui n'ont pas d'existence physique tangible. Dans sa série « Leaf » (2017-2019), la lumière est le protagoniste principal de sa démarche.

Bateman explique que la terre est immergée de lumière dont l'origine physique est chimique. Dans le processus de la photosynthèse, les feuilles des arbres absorbent la lumière et la stockent au cœur de leur structure. Une fois détachées de la plante, les feuilles libèrent progressivement cette lumière dans leur lent processus de mort. C'est ce phénomène de photosynthèse inversée que Bateman capte dans sa procédure artistique. La feuille d'arbre est posée sur du papier photographique argentique sensible à la lumière. La feuille est pressée fermement contre ce support et laissée dans l'obscurité pendant plusieurs heures, jours, mois. À la surface de la pellicule sensible, la lumière libérée par la feuille s'imprime à la surface du papier. Le papier photosensible enregistre la lumière rejetée par la feuille, documentant sa progressive décomposition. Nervure, réseaux de fibres végétales et structure de la vie passée de la feuille s'impriment comme en négatif sur le papier. L'artiste procède ensuite à la révélation de l'image en chambre noire avec les bains traditionnels de la photographie argentique.

La photosynthèse

La photosynthèse est un processus bioénergétique qui permet à des organismes de synthétiser de la matière organique en utilisant l'énergie lumineuse. Cette réaction biochimique se déroule chez les plantes et a pour but de créer de l'énergie sous forme de glucides à partir de l'énergie lumineuse provenant du soleil. L'énergie solaire est utilisée pour oxyder l'eau, réduire les gaz carboniques et synthétiser les substances organiques (glucides).



Edward Bateman, *Leaf n°6*, impression aux pigments, 2017 © Edward Bateman (DR)



Xavier DUFFAUT

Né en 1996 à Bruxelles, Xavier Duffaut achève en 2020 son Master en gravure et image imprimée à l'ENSAV (La Cambre, Bruxelles). Depuis 2 ans, son travail tourne autour de la thématique du jeu, du détournement d'images et d'objets du quotidien. L'artiste n'hésite pas à manipuler les codes de la société consumériste pour proposer des « objets dérivés » en s'appropriant de manière drôle et poétique ces objets de mass média. Ils interrogent notre relation à ces biens de consommation, les désirs et fantasmes qu'ils recouvrent, révélant les mécanismes socio-culturels de notre monde économique. Dans « Subliminal Packaging », réalisé en 2019, Duffaut s'empare des boîtes d'emballage des Imac d'Apple. Sur l'écran de la machine reproduit sur la boîte, il pastiche les wallpapers (fonds d'écran) habituels de la marque par des images issues de l'actualité et parues récemment dans les médias. De

prime abord, sa démarche pourrait sembler être un acte fétichiste à la gloire des technologies high-tech, mais il s'agit tout au contraire d'une réflexion sur le visual merchandising des produits de consommation de luxe. Surfant sur les codes esthétiques de ce branding, Duffaut détourne les fonds d'écran habituels généralement constitués de vues idylliques de paysages. Il se positionne en totale contradiction de ceux-ci en choisissant délibérément des images d'actualité revêtant une dimension de controverse écologique, tel que le naufrage du conteneur MSC Zoe, les dangers du tourisme de masse ou encore les débris spatiaux. Posé sur un piédestal, cet objet technologique désiré et sacralisé par nombre d'entre nous, est parasité par ces images de presse qui brouillent notre lecture et rompent cette belle harmonie du branding d'Apple.



Xavier Duffaut, *Subliminal Packaging*, impression digitale, 2019 © Xavier Duffaut (DR)

Naufrage du conteneur MSC Zoe

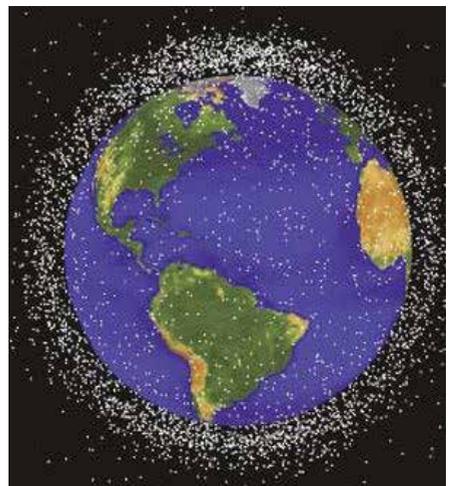
En janvier 2019, le navire MSC Zoe, transportant 270 conteneurs dont certains contiennent du peroxyde organique, fait naufrage dans les eaux de la mer du nord. Ce produit dangereux et inflammable contenu dans ces conteneurs est une véritable catastrophe écologique. Utilisé dans la fabrication des plastiques, le peroxyde organique est un produit irritant qui menace de se répandre au large des côtes.

Tourisme de masse

L'industrie du tourisme est économiquement florissante. Sa croissance est aux alentours de 7% par an. Pour certaines villes ou régions du monde, le tourisme est un élément essentiel à leur développement et à leur survie économique. Activité humaine basée sur le déplacement et l'accessibilité énergétique, le tourisme est une des principales sources de pollution, responsable de 8% des émissions mondiales de gaz à effet de serre. Plages souillées, villes défigurées, consommation low cost de produits industriels et standardisation sont les rouages de cette machine commerciale qui digère les espaces culturels, les package, les markette.

Danger des débris spatiaux

Depuis la moitié du 20^e siècle, la conquête spatiale a entraîné la prolifération de débris laissés en orbite. Ceux-ci abandonnés autour de la terre, risquent d'entrer en collision entre eux ou avec des satellites ou vaisseaux habités. En effet, en orbite, un simple morceau d'aluminium d'un millimètre de diamètre a la même énergie cinétique qu'une boule de pétanque lancée à 100 km/h. Aujourd'hui, il n'est toujours pas techniquement possible de lancer un satellite sans laisser en orbite l'étage supérieur de la fusée. De même, on ne sait toujours pas quoi faire des satellites après leur mission. Actuellement, notre exploitation de l'espace est indissociable de sa pollution. Il y aurait près de 300 000 débris de 1 cm et 30 millions de plus de 1 mm. On estime en tout à 5 tonnes le nombre d'objets artificiels non fonctionnels en orbite.



La terre vue depuis l'espace © <https://www.bbc.co.uk> (DR)

4.

Marcelle HANSELAAR

Marcelle Hanselaar est née à Rotterdam après la deuxième guerre mondiale. Elle étudie de 1962 à 1964 à la Royal Academy of Art de La Haye et de 1977 à 1978 à la Rijks Academy d'Amsterdam. Cultivant un goût prononcé pour l'aventure, elle voyage beaucoup au début des années '80. Elle sera notamment enseignante en Chine, puis à Londres, où elle s'installe dans un petit studio. Elle complète sa formation en 2001 par une module en gravure à la B-Tec de Chelsea et au Kesington Collège de Londres. Artiste quasiment autodidacte en peinture, elle se consacre, après cette année de formation, à la gravure dont elle apprécie particulièrement la ligne dure provoquée par la morsure de l'acide dans la technique de l'eau-forte. Après un début de carrière orienté vers l'abstraction, son travail a pris un tournant figuratif, ainsi la base de ses créations est constitué d'images narratives tels que

des portraits. De manière sous-jacente, elle traite très souvent de la thématique du « masque social », c'est-à-dire de la prise de conscience de la façon dont nous nous voyons et de celle dont nous perceivons notre entourage. Par son travail, elle essaie d'éclairer le spectateur sur qui il est vraiment. Esthétiquement, Hanselaar se qualifie volontiers d'artiste expressionniste abordant sous l'angle psychologique l'isolement, le sexe et les traumatismes psychosexuels, l'érotisme et l'univers du désir charnel. Grâce à la combinaison technique de l'eau-forte et de l'aquatinte et à leurs possibilités esthétiques inhérentes à leur singularité technologique, l'artiste parvient à rendre des effets de contrastes ombre/lumière transposant de manière figurée le côté sombre du psyché humain. Ainsi elle parvient à explorer la complexité des relations humaines.



Marcelle Hanselaar, *The Crying Game 26*, eau-forte et aquatinte, 2017 © Marcelle Hanselaar (DR)

La série *The crying Game*, réalisée en 2017, fait référence aux populations ayant été affectées par les destructions et déplacements durant le conflit au Moyen-Orient. Si elle dit elle-même ne pas avoir vécu directement ce type d'expérience de vie, elle s'est pourtant interrogée à travers cette série sur quel aurait été son comportement confrontée à un tel contexte dans une société brutalisée. Sa production n'offre pas de réponse toute faite mais tente de révéler ce qui se cache sous la surface de la civilisation ; cette dernière permettant à certains de vivre sans même penser un seul instant aux horreurs de ces guerres finalement pas si éloignées d'eux-même. Pour elle, il relève de la responsabilité des artistes de faire réfléchir la société sur ces questionnements contemporains, et ainsi sur soi-même.

Expressionnisme

Le mouvement expressionniste prend naissance vers 1905 en Allemagne avec la création du groupe Die Brücke. L'Expressionnisme touche de nombreux domaines, que ce soit la peinture, la sculpture, la littérature, la musique ou encore le théâtre et le cinéma. La naissance de ce mouvement est une réaction à l'Impressionnisme qui s'attache encore à la représentation de la réalité physique et visuelle. Il est également une réaction à l'Académisme et à la société de l'époque. Ces artistes dénoncent la dureté du monde et incitent à un retour à la nature qui devient allégorique dans leur production. La peinture expressionniste propose des visions angoissantes qui déforment et stylisent la réalité pour évoquer chez le spectateur une réaction émotionnelle forte. Ils déforment les personnages et les formes, allongent et schématisent les traits pour donner une force puissante à leur peinture qu'ils associent à une palette de couleurs violentes.

Víctor Manuel Hernández Castillo est né en 1963 à Mexico. Il se forme à l'École Nationale des Arts plastiques de sa ville natale jusqu'en 1985. Il approfondit sa formation à l'Académie des Beaux-Arts de Cracovie (Pologne) où il se familiarise avec la peinture et les techniques de gravure. Il poursuit cet enseignement à l'École des Beaux-Arts de Paris. Aujourd'hui, l'artiste vit et travaille comme designer et graveur à Mexico.

Sa technique de prédilection est la gravure d'épargne sur linoléum. Cette matière, plus souple que le bois, lui permet d'obtenir des traits fluides et à la fois vifs et expressifs. Son univers graphique est onirique et teinté d'éléments grotesques. Des êtres hybrides, mi-homme, mi-animaux, constituent un bestiaire imaginaire et fantastique. Esthétiquement, son travail est caractérisé par

une surabondance de traits, comme une ode à l'horror vacui, cette peur du vide qui caractérisait aussi le travail d'autres artistes avant lui, à l'univers fantasque, tel que Jérôme Bosch.

Hernández Castillo ne se targue pas de revendiquer un message à l'attention des spectateurs. Sa démarche vise à stimuler leur imagination, les invite à se perdre dans ce dédale de traits et de détails et à avoir leur propre interprétation de ses images. Lui aussi compare souvent son style à celui des artistes expressionnistes, peuplant ses créations de créatures effrayantes, déformées, désarticulées. A leur instar, l'atmosphère de ses œuvres est sombre, troublante, rehaussée d'un sens métaphorique et poétique autour de l'existence humaine.

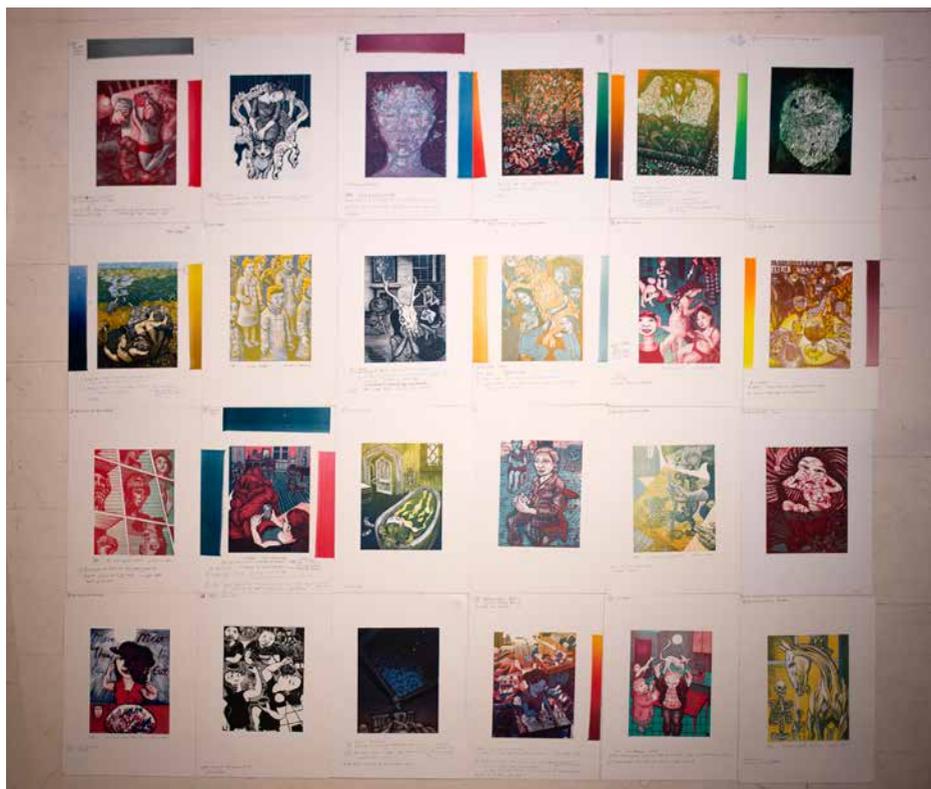


Víctor Manuel Hernández Castillo, *El eterno retorno del involutivo ciclo*, linogravure, 2018 © Víctor Manuel Hernández Castillo (DR)

6. Wuon Gean HO

Wuon Gean Ho est née à Oxford de parents d'origine malaisienne et singapourienne. Ces derniers se sont rencontrés à Londres dans les années '60. Diplômée en 1998 de l'Université de Cambridge, elle a suivi un double cursus, d'une part en Histoire de l'Art et d'autre part en médecine vétérinaire, sur les traces professionnelles de son père. Peu après, elle obtient une bourse au Japon pour étudier la gravure traditionnelle à l'Université de Kyoto Seika. Revenue en Angleterre, elle poursuit sa formation de 2013 à 2016 au Royal college of Art et au cours de plusieurs résidences d'artistes, travaillant toujours à temps partiel comme vétérinaire.

Cette série, *Diary of a printmaker*, commencée en 2017, combine la technique de la linogravure et du monotype. Elle comprend 100 tirages au format prédéterminé (15x20cm), situé entre la carte postale et le journal intime. Elle commence ce travail lorsqu'on lui propose une bourse à la Royal Academy of Art School de Londres en 2016. Elle destine initialement ce travail à son père, alors en convalescence dans une maison de soins après s'être cassé le cou. Cette série d'estampes se veut humoristique voir ironique, illustrant la banalité du quotidien de l'artiste et l'absurdité de ses journées. Chacune est aussi un vecteur pour conserver la trace, le souvenir anec-



Wuon Gean HO, *Diary of a printmaker* (vue d'ensemble), linogravure, 2017 © Wuon Gean Ho (DR)

dotique d'un événement de vie, comme les cartes postales de voyage que nous envoyons à nos proches. De manière récurrente apparaît l'univers de la piscine, l'omniprésence du téléphone portable, la réalité du métier de vétérinaire où tendresse et tragédie se rencontrent. Ce sont des récits visuels restreints à quelques détails factuels, transposant en image la sensation d'un lieu et d'un instant. Chaque estampe est également le reflet de la mixité d'origine de Ho, représentant une minorité de l'est-asiatique, reflet d'une deuxième génération installée en Angleterre.

L'artiste prend parfois en photo les lieux qu'elle illustre, mais le plus souvent, elle dessine de mémoire sur le linoléum. Chaque estampe est conçue à partir d'un maximum de deux matrices. Lors de l'encre, elle utilise une couleur à base d'huile translucide qui lui permet d'obtenir de subtiles nuances de couleurs.

La xylographie en couleurs en Orient

En orient, les techniques de gravure ont une origine plus ancienne qu'en Europe. Tout comme le papier, c'est à la Chine que l'on doit l'invention de la xylographie. Au Japon, c'est durant la période d'Edo (début du 17^e - milieu du 19^e siècle) que les estampes en couleurs connaissent leur apogée artistique. La technique Nishiki-e, est relativement proche de la xylographie en couleur pratiquée en occident. Cependant, la palette de couleurs est plus large et brillante, se déclinant du bleu cobalt à de riches tonalités de rouges, verts ou jaunes vifs. L'artiste grave autant de matrices qu'il y a de diversité de couleurs. Il exécute au préalable son dessin sur du papier vélin qu'il transfère sur d'autres feuilles, une pour chaque couleur souhaitée. Ces feuilles de vélin vont le guider pour inciser chaque matrice de bois, en fonction des éléments et de leur couleur. La planche principale comportera le dessin complet, le titre et la signature de l'artiste. Chaque matrice est encrée et imprimée manuellement sur un même papier en fibre de bambou qui résiste bien aux différentes pressions. On dénombre parfois plus de 20 couleurs différentes dans une même estampe, témoignant ainsi de la complexité technique de ce travail d'impression. Si le dessin épuré relève d'une apparente simplicité, l'amour du détail et la richesse chromatique ont fait le succès de ces estampes japonaises.



Soul K

Soul K est née en 1978 à Chartres (Eure et Loire – France). Elle vit et travaille en Belgique depuis 2007. Cette artiste multidisciplinaire est tout à la fois graphiste et illustratrice au sein de Bang Bang Design, une maison d'auto-édition. Elle crée aussi des bandes dessinées en tant qu'auteur et dessinateur. En tant que graveur, Soul K aime expérimenter les multiples possibilités esthétiques et techniques offertes par les différents matériaux exploitables comme matrice.

Pour cette série « je ne veux pas mourir avant d'être morte » (2019), l'artiste a expérimenté la gravure à la pointe sèche sur une matrice en tétra-pack. Cette phrase, gravée sur l'envers métallisé du support, s'est progressivement altérée jusqu'à disparaître à la suite des impressions répétées et de la pression soumise à ce matériau fragile par la presse. Peu à peu, par le frottement, les lettres des mots se sont progressivement usées, jusqu'à l'usure complète du support en carton, vidé de son expression.

Cette disparition de la phrase au fil des tirages, due à la contrainte technologique, fait sens avec le message porté par la phrase elle-même. Celle-ci est une citation tirée du film « La maladie d'amour » de Jacques Deray (1987). si l'artiste avoue ne pas avoir vu ce film, elle retient cette phrase comme un leitmotiv, une volonté de vivre plus absolue que la mort.

« La maladie d'amour » de Jacques Deray (1987)

Raoul (Michel Piccoli) est un grand médecin en fin de brillante carrière. Il séduit Juliette (Nastassja Kinski), une jeune champouineuse, par son originalité, sa force de caractère, et sa réussite. Il lui fait vivre une grande vie baignée de luxe. Un jour, Clément, jeune assistant médecin de Raoul, séduit Juliette qui tombe dans ses bras. La jeune femme va et vient entre ses deux amants. Raoul finit par exercer sur elle un chantage en menaçant la carrière de Clément pour la récupérer. La raison pousse Raoul à revenir sur ses menaces et à encourager Clément à reprendre Juliette auprès de lui. La jeune femme, atteinte de la maladie d'Hodgkins, fait part à Raoul de sa volonté de ne plus poursuivre les soins. Elle déclare alors « je ne veux pas mourir avant d'être morte ».



Soul K, *Je ne veux pas mourir avant d'être morte* (vue d'ensemble), pointe sèche sur tetra-pack, 2019
 © Soul K (DR)



8. Roman KLONEK

Roman Klonek est né à Kattowitz (Pologne). Alors qu'il est encore un jeune garçon, il quitte la Pologne avec sa famille pour s'installer en Allemagne. Cette nouvelle vie, dans un nouveau pays, alimente chez lui ce qu'il appelle une « étrangeté familière ». S'il se sent chez lui dans ce pays d'adoption, il se sent aussi en dehors de ses origines. C'est ce sentiment qui l'a poussé à explorer différentes cultures. Ainsi, on retrouve aujourd'hui dans son travail des influences russes ou encore japonaises que ce soit dans les thématiques qu'il met en scène ou l'esthétique des personnages et les univers dans lesquels ils évoluent.

Dans les années 1990, il étudie les Arts graphiques à Düsseldorf et se découvre une passion pour la xylographie qu'il adopte comme moyen privilégié d'expression. Il apprécie tout particulièrement la structure du bois, sa matière, son contact tactile. Ce matériaux, qu'il qualifie d'honnête, crée à chaque tirage une combinaison de petits défauts qui constituent le charme de la technique. A la différence d'un travail numérique, celui de la gravure sur bois impose des limites inhérentes à sa pratique technique. C'est précisément ces limites à dépasser et à contourner qui séduisent Klonek. Aujourd'hui il travaille à Düsseldorf entouré d'amis dans un studio. Il est aussi professeur à l'Université Folkwang d'Essen.

L'univers de Roman Klonek est peuplé d'être fantastiques, mi-hommes, mi-animaux, mis en scène dans des situations périlleuses. Cependant cet univers se veut aussi pop et multicolore. Son travail se situe sur un point d'équilibre entre propagande, folklore et culture populaire. Si on reconnaît dans ses créations des caractères cyrilliques ou asiatiques, il lui importe peu que le spectateur les identifie. Il cherche à mettre en place un récit progressivement perceptible dans lequel le spectateur peut se laisser transporter de mondes étranges en mondes merveilleux, et qui pourtant paraissent étrangement familiers.

Xylographie – technique de la « coupe perdue »

Klonek utilise pour la gravure sur bois la technique de la « coupe perdue » qui permet d'imprimer toutes les couleurs d'un tirage à partir d'une seule matrice. Il découpe une première fois sur la matrice une fine couche de bois qui correspond au tracé, aux formes. Il encre le support et imprime un nombre prédéterminé de tirages. Sur la matrice, il dégage une nouvelle couche de bois et grave les motifs qui recevront la première couleur, puis encre et imprime tous les tirages. Il reproduit l'opération jusqu'à obtention de toutes les couleurs.

Au fil de l'avancée de son travail, les motifs gravés sur l'unique matrice disparaissent au profit des suivants. Avec cette technique, il n'est pas possible de revenir sur son travail.



Roman Klonek, *Hausu*, xylographie 2017 © Roman Klonek (DR)



Côme LEQUIN

Côme Lequin est né en 1989 à Vannes (France – Sud de la Bretagne). Aujourd’hui il vit et travaille entre sa ville d’origine et Bruxelles. Il suit une formation à l’École supérieure des Arts de Bretagne qu’il complète par une formation en reliure et design du livre et du papier à l’ENSAV (la Cambre) de Bruxelles. Sa démarche interroge souvent la notion de productivité et de rentabilité dans notre société moderne où la frontière entre vie professionnelle et vie privée est de plus en plus floue. Ce questionnement passe par la mise en mouvement de son corps pour produire une action jusque dans les limites de celui-ci. La répétition du geste, la contrainte physique font partie intégrante de son processus créatif. De manière récurrente, il inscrit dans son procédé de travail le principe de la collecte, de la récolte de traces matérielles de ses mises en situation. De cette manière, il stocke et conserve des traces physiques de sa démarche. Lequin s’impose donc des protocoles de travail très contraignants dont la finalité vise à capter le réel, à rendre apparent ses aspects les plus banals. Il développe un acte créatif qui nous permet de capter un quotidien qui tend à nous échapper.

L’installation « Multiple », réalisée en 2019, comporte 3 tirages sur papier, une paire de semelles en cuivre dans leur écrin et 3 impressions de captures d’écran de l’application « maps » retraçant le trajet effectué par l’artiste durant les 3 performances qui ont donné lieu à ce matériel exposé.

Chacune de ces performances s’est déroulée en respectant un même protocole : Lequin commence par fixer sous ses chaussures, une paire de semelles en cuivre, préalablement encrée. Il quitte son atelier pour se rendre à l’atelier gravure. Lorsque ses semelles se décrochent, il les range soigneusement dans leur boîte et poursuit sa route. A l’atelier gravure, sans étape intermédiaire, il procède directement à l’impression d’une estampe à partir des semelles de cuivre. Il réalise 4 tirages successifs. Les semelles sont ensuite rangées sans être nettoyées. Elles seront réutilisées telles quelles à la prochaine performance. La marche, les pas, sont donc des motifs primordiaux dans la démarche de Lequin, témoignages de ses allées-venues tel un carnet de bord muet.

En haut : Côme Lequin, *Multiple* (détail), gravure sur cuivre, 2019 © Côme Lequin (DR)

En bas : Côme Lequin marchant lors d’une de ses performances © Côme Lequin (DR)



Né à Belgrade en 1979, Vladimir Milanovic est docteur en Histoire de l'art depuis 2004. Il est aussi diplômé en Art digital de l'Université de Belgrade et a suivi une formation en gravure à la faculté des Beaux-Arts de Belgrade. Aujourd'hui, il y enseigne l'image imprimée.

La démarche de Milanovic repose sur une appropriation des chefs-d'œuvre de l'art occidental par le biais de collages numériques. Par ces détournements, il interroge les approches théoriques mais en modifie le discours qu'a voulu l'artiste en l'intégrant à une structure visuelle nouvelle. Ce processus de reproduction et d'assemblage lui offre la possibilité de créer une nouvelle œuvre en inscrivant ces chefs-d'œuvre dans une démarche contemporaine. Il établit alors un dialogue entre le passé et le présent en créant un nouveau code de lecture des œuvres basé sur la compréhension des codes existants et de la culture médiatique.

Dans l'impression digitale « vase », Milanovic utilise comme matériau visuel deux œuvres incontournables de l'histoire de l'art : *la nature morte aux fleurs* d'Ambrosius Bosschaert (1614) et *Fontaine*, de Marcel Duchamp (1917).

Ambrosius Bosschaert (1573, Anvers – 1621, La Haye)

S'il est né à Anvers, Bosschaert passe une grande partie de sa vie à Middelbourg où sa famille emménage en 1587, suite aux persécutions religieuses. A 20 ans, il intègre la guilde de Saint-Luc comme peintre. Il se spécialise rapidement dans la peinture de nature morte, en signant du monogramme « AB ». Ses compositions florales sont précises et botaniquement correctes. Elles mélangent cependant des variétés de fleurs qui fleurissent à des saisons différentes. Souvent, il accompagne ses compositions florales de coquillages ou insectes. Cette nature morte aux fleurs est conservée au Getty Museum de Los Angeles.



Vladimir Milanovic, *Vase* (vue de l'installation dans la galerie), impression digitale, 2019 © Vladimir Milanovic (DR)



Ambrosius Bosschaert, *Nature morte aux fleurs*, 1614, Getty Museum de Los Angeles
© <https://fr.wikipedia.org> (DR)

Nature morte

La nature morte est un genre pictural qui consiste en la représentation d'objets inanimés qu'ils soient naturels (fleurs, fruits et autres nourritures) ou manufacturés (vases, livres...), de telle sorte qu'ils sont le principal ou le seul sujet d'un tableau. Si cette dénomination de nature morte est partagée par les historiens italiens (*natura morta*), les auteurs néerlandophones, germanophones et anglophones parlent de « vie immobile » (*stille leven* en néerlandais, *Stilleben* en allemand et *still life* en anglais).

La nature morte apparaît comme un genre autonome au cours du 16^e siècle mais se développe surtout au 17^e siècle dans les écoles flamande et hollandaise. Elle est alors située au bas de la hiérarchie des genres, bien après le portrait, le paysage et la peinture d'histoire. Elle devance cependant la peinture de genre. Les objets représentés gardent leur symbolique chrétienne, leur valeur morale, mais contrairement au Moyen Âge, la dimension esthétique et l'illusionnisme prennent une importance primordiale. La nature morte est une opportunité pour le peintre de démontrer son habileté. La nature morte oscille alors entre symbolisme et rendu réaliste. Durant les Temps modernes, la vanité se développe au sein de la nature morte : les crânes, sabliers, bougies éteintes, verres renversés, bijoux précieux ou instruments de musique symbolisent la fragilité du temps qui passe et ont pour objectif de rappeler aux hommes le caractère éphémère de la vie.

Marcel Duchamp (1187 - 1968) et les « Ready Made »

Le fondement de la création actuelle réside notamment dans la démarche avant-gardiste de Marcel Duchamp, peintre et plasticien français, dont l'apport artistique révolutionne radicalement les arts du 20^e siècle. Dans le courant des années 1910, il invente le principe du « ready-made » qui consiste à considérer un objet qu'il s'approprie, en le privant de sa fonction utilitaire première. Ce terme, utilisé par l'artiste lui-même, désigne un objet manufacturé promu au statut d'œuvre d'art. Ce geste révolutionnaire d'appropriation qui sort l'objet de son cadre quotidien pour le placer dans un lieu voué à l'art va modifier la notion même de beauté. Il y interroge d'une part le statut de l'œuvre d'art mais également le statut d'artiste. Avec son urinoir qu'il signe, il fait entrer au musée un des premiers ready-made. Ainsi, il ouvre la voie aux démarches artistiques les plus « extrémistes ». Après Duchamp, il sera possible d'élever au rang d'art un objet, quel qu'il soit, sans même l'avoir transformé. Marcel Duchamp a sans conteste brisé les contraintes liées aux médiums artistiques traditionnels.

Ces deux œuvres au cœur de sa création sont distantes de près de 300 ans. Chacune relève d'un concept artistique différent et d'une approche opposée de la notion d'œuvre d'art. Son travail artistique débute par une vectorisation numérique des lignes qui construisent chacune des œuvres. Il agrandit alors démesurément l'échelle de traitement de l'image de manière à perdre sciemment en qualité visuelle. Pour lui la monumentalité donnée à son travail agit aussi bien sur l'espace d'exposition dont elle devient partie intégrante, que sur la perception qu'en a le spectateur.



Marcel Duchamp, *Fontaine* (3^e version), 1917, Musée National d'Art Moderne de Paris © <https://fr.wikipedia.org> (DR)



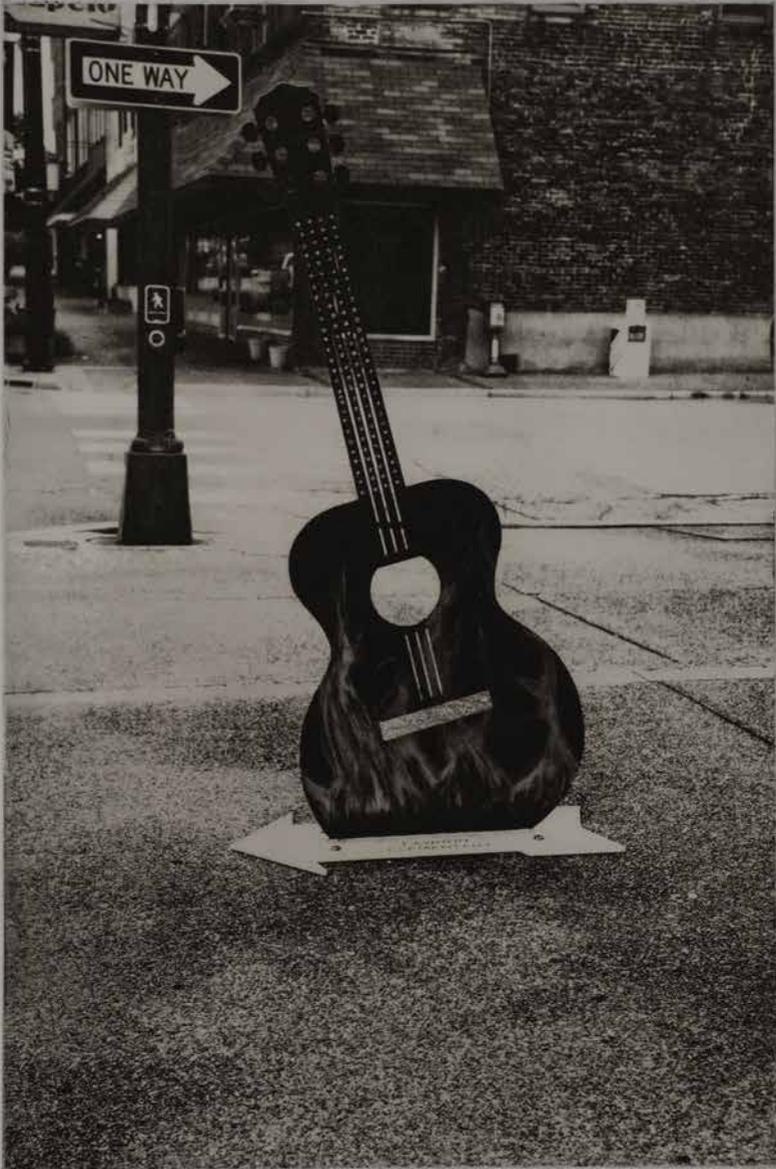
Lihie Talmor est née en Palestine britannique (sous mandat britannique). Elle grandit en Israël dans une communauté de réfugiés et d'exilés européens. En 1969, elle étudie l'architecture à l'Institut Technologique de Haïfa, puis la poésie à l'Université de Tel Aviv.

Plus tard, elle vit au Venezuela, où elle suit une formation de peinture dans des ateliers d'artistes et la gravure au CEGRAS de Caracas, et en Inde. Elle voyage ensuite principalement aux États-Unis et au Royaume-Uni. Aujourd'hui elle vit et travaille au Nord d'Israël, proche de la frontière avec le Liban. Par ces différentes expériences de vie, l'identité de l'artiste est un véritable brassage d'influences, un hybride de diverses cultures, langues, coutumes. De part son expérience personnelle, l'artiste est évidemment sensible aux questions des migrations humaines. La notion de territoire et de frontière est au cœur de sa réflexion artistique. Elle crée des espaces fictionnels, plus symboliques que géographiques, qui révèlent comment les politiques façonnent les destins des individus.

La série « Everything dear, everything remembered in there », (tout ce qui est rapproché est cher, tout ce qui est rappelé est là) prend appui sur une série de photographies qu'elle a réalisées en été 2013 lors d'un voyage avec sa fille aux États-Unis. Ce voyage avait pour objet d'explorer les lieux qui ont vu naître Elvis Presley comme musicien de génie, avant de devenir une icône.

Elle ne cherche pas à immortaliser les lieux légendaires mais plutôt les endroits qu'il a fréquentés au quotidien et qui l'emmènent à travers le sud américain, de l'Alabama au Mississippi en passant le Tennessee. Elle cherche par ces photographies à traduire la mémoire des lieux, à rendre perceptible ce que les protagonistes y ont vécu et ce qu'on en retiendra. Elle collabore, par cette démarche, à l'invention de la mémoire collective.

Au fur et à mesure de la construction du projet, le personnage d'Elvis devient plus un déclencheur symbolique laissant place à une vision nostalgique du sud américain, vestige d'un passé qui a laissé des traces sur le présent.



1/5

L. Talmor
2018

Lihie Talmor, *Everything dear, everything remembered in there*, photogravure, 2019 © Lihie Talmor (DR)

Elvis Presley

Elvis Presley est né en 1935 à Tupelo dans le Mississippi. Sa famille, modeste, fréquente l'Assemblée de Dieu, une église Pentecôtiste où il vit ses premières influences musicales. En 1945, il se produit pour la première fois sur scène lors d'un concours de chant. Il reçoit quelques mois plus tard sa première guitare dont il devient inséparable. Il déménage à Memphis en 1948 et loge avec sa famille pendant un an dans une pension de famille avant d'obtenir un logement social. Il crée un premier groupe qui connaît un petit succès local. A la fin de sa scolarité, à 18 ans, il se lance complètement dans la musique, et sort cette année-là son premier 45 tours reprenant des chansons à succès. Après quelques déconvenues et refus, Sam Philipps de chez Sun Records le repère, engage 2 musiciens et le fait enregistrer quelques chansons. Après un premier passage radio, les auditeurs pensent entendre un chanteur afro-américain. C'est le début du succès d'Elvis Presley...

Photogravure

Le terme photogravure est initialement le nom donné à la technique photographique permettant d'obtenir des planches gravées utilisables pour l'impression typographique que l'on appelle des clichés. Aujourd'hui, la définition s'applique aux techniques permettant la réalisation des éléments pour l'obtention de différents procédés d'impression comme la typogravure, l'héliogravure ou encore l'offset.

Jeune graphiste, illustrateur, photographe et graveur, Mathieu Van Assche est né en 1980 à Bruxelles et travaille aujourd'hui près du quartier populaire des Marolles, dans un studio à l'arrière de la galerie Calaveras (spécialisée en estampes, gravures et sérigraphies). Il partage cet espace avec deux autres artistes : Cédric Volon et Simon Vansteenwinckel avec qui il a formé un collectif. C'est d'ailleurs Simon qui l'a encouragé à utiliser un appareil photo argentique pour la première fois. Il apprécie particulièrement le caractère aléatoire de la photographie argentique. En l'exploitant, il ne recherche pas un rendu mimétique de la réalité visuelle, mais tente de donner à ses images un caractère brut, nourri d'accidents dûs à la technique. Il aime la surprise, l'imprévu du tirage obtenu. Ainsi, aujourd'hui son travail de gravure consiste à transposer ses photographies sur des plaques de cuivre par les procédés de photogravure, retouchant manuellement ensuite la matrice pour revenir sur certaines finitions ou masquer les présences humaines. Esthétiquement, il privilégie les travaux en noir et blanc qui selon lui créent une plus grande distance entre le spectateur et le sujet de ses images. Par son travail, il ouvre les portes sur un monde imaginaire à partir d'un thème précis et réel. Ses images sont le reflet du regard qu'il porte sur le monde et forment une narration qui se construit au fil des photos.

De manière récurrente, le masque occupe une place importante dans sa démarche artistique. Il interprète le masque comme un accessoire désinhibant. Alors qu'il reconnaît être d'une personnalité réservée, il entrevoit son appareil photo comme un masque. Derrière lui, il lâche prise, et se sent vivre.

La série « Spectres » a été réalisée lors du Carnaval sauvage de Bruxelles en 2017. Ce carnaval, Van Assche le connaît bien. La

première fois qu'il y est allé, c'était grâce à une amie. Très vite, il a vu dans ce rassemblement populaire une matière graphique à exploiter. Il réalise alors un documentaire photographique en demi format grâce à un appareil Olympus Pen 2, et cherche à rendre les clichés volontairement flous. Par la technique du polymer, il transpose ces photos sur une matrice en cuivre et ré-intervient sur les images faisant disparaître les présences humaines de manière à ne plus rendre perceptibles que les masques. Elle rehausse aussi les accidents techniques, les rendant plus perceptibles et permettant d'ajouter un supplément d'âme et de matière aux images.

Le Carnaval Sauvage de Bruxelles

Cet événement annuel a lieu le premier jour du printemps. Le cortège prend son origine dans le quartier bruxellois des Marolles et traverse des lieux de la capitale qui souffrent des changements liés à la spéculation urbanistique et la gentrification de Bruxelles. Ce carnaval très populaire veut réveiller le sauvage en chacun de nous.



Mathieu Van Assche, *Spectres*, photographie, 2017 © Mathieu Van Assche (DR)

WWW.LABOVERIE.COM
+32 (0)4 221 93 22
93 17